

1uiod9

Contrepoint · No.8 · 2022

La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL

Sommaire

Le mot de la rédaction	3
Où êtes-vous allés récemment? Voyager en littérature Justyna Czechowska	6
Les dictionnaires de traducteurs en Suède – et en Europe Lars Kleberg	9
Femmes en traduction : cause perdue ou remise en cause ? Elisabeth Gibbels	15
PÉRÉGRINATIONS Une création <i>ex nihilo</i> : la résidence de traducteurs de Hrastnik en Slovénie Six questions à Tanja Petrič	20



Qu'y a-t-il dans un nom? Traduction indirecte Nayara Güércio	23
Le téléphone arabe? Réflexions sur la traduction relais Nanna Lund	26
NOUVELLES D'EUROPE : RÉPUBLIQUE TCHÈQUE Faites connaissance avec votre traducteur Anna Tkáčová	29
Apprendre le letton en traduisant sa poésie : une expérience menée dans le cadre du projet Translation in Motion Elizabeta Lindner	33
La clic-liste du CEATL Liens vers le monde de la traduction	37



Le mot de la rédaction

Comment décrire le monde tel qu'il est et comment le changer : ces enjeux ont inspiré les deux principaux sujets du n° 8 de Contrepoint.

Il y a quinze ans, Lars Kleberg et ses collègues commencèrent à travailler à la compilation d'une encyclopédie consacrée aux traducteurs suédois — une initiative importante, non seulement pour la visibilité du métier de traducteur, mais aussi comme contribution à la critique et à l'histoire de la traduction. Kleberg décrit comment son équipe s'y est prise et comment cette initiative fut relayée dans d'autres pays.

L'importance des critères de sélection pour une telle encyclopédie est démontrée par Elisabeth Gibbels, qui a mené une recherche sur la manière dont les encyclopédies et les index de traducteurs représentent les traductrices de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Son étude révèle qu'un grand nombre d'entre elles furent ignorées

ou que la description de leur vie et de leur travail est inadéquate. « Montrer les contributions passées est vital », conclut Mme Gibbels, et pas seulement « par souci de déférence ». Il s'agit d'« offrir l'opportunité de changer la mémoire culturelle ». Décrire le monde et le changer sont souvent deux efforts étroitement liés.

La même exigence de changement se déclare lorsqu'il est question du déséquilibre des langues sur le marché du livre. Il est bien connu que la plupart des traductions proviennent largement de l'anglais, suivi de quelques autres « grandes » langues. Les livres écrits dans les « petites » langues, en revanche, sont rarement traduits. Ils ont donc peu de chances de trouver leur chemin vers un lectorat international – même vers celui des pays voisins. Par exemple, les traductions d'auteurs écrivant dans une langue telle que l'arabe sont rarement présentes dans les librairies turques. Il en va de même pour les livres des



autres voisins de la Turquie, à savoir la Grèce, la Bulgarie, la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan et l'Iran.

Bien que les appels à une traduction de la littérature issue des petites langues vers les grandes et les autres petites se fassent de plus en plus pressants, rencontrant en retour une bonne volonté de plus en plus forte, la situation actuelle est loin d'être idéale. L'un des principaux défis à relever pour redresser ce déséquilibre consiste à accroître le nombre de traducteurs pour certaines petites langues.

« La traduction indirecte est au moins aussi ancienne que la Bible »

Pour surmonter ce problème, deux traductrices décrivent deux approches différentes, chacune issue de leurs propres expériences.

La traductrice danoise Nanna Lund a ainsi traduit un roman hébreu et un roman turc, tous deux à partir de l'allemand. Une traduction indirecte, en d'autres termes. Ce procédé est au moins aussi ancien que la Bible et fut le moyen répandu de contourner le manque de traducteurs. Mais, comme le souligne Mme Lund, c'est un chemin « semé d'embûches ». Elle a juré de ne plus jamais y avoir recours. Cependant, en dépit des « difficultés exaspérantes » qu'elle a rencontrées et de ses réticences fondamentales, elle est sur le point de commencer la traduction danoise du dernier roman d'Orhan Pamuk. Depuis l'anglais, cette fois. Elle s'en explique avec sincérité dans son article.

Translation in Motion, une nouvelle initiative visant à soutenir le développement professionnel des traducteurs littéraires travaillant depuis et vers les langues des Balkans occidentaux, tente de trouver une solution différente à la pénurie de traducteurs qualifiés dans les petites langues. Grâce à une formation linguistique intensive, des traducteurs expérimentés sont initiés en un minimum de temps à la traduction à partir de nouvelles langues. Elizabeta Lindner, une traductrice macédonienne de poésie allemande, anglaise et serbe, a participé à l'une de ces résidences et nous raconte comment elle a commencé à traduire de la poésie lettone tout en apprenant la langue.

Pouvons-nous conserver cette situation en l'état? Pouvons-nous, se demande Nayara Güércio, nous permettre de continuer à attendre et considérer que la traduction indirecte, même loin d'être idéale, favorise cependant le développement de la richesse culturelle?

Voilà, chers lecteurs, où nous en sommes de nos réflexions. Et nous serons heureux de lire vos commentaires.

Hanneke van der Heijden, Anne Larchet et Juliane Wammen editors@ceatl.eu

Traduit de l'anglais par Olivier Lebleu



Hanneke van der Heijden est traductrice littéraire et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un blog sur la littérature turque.

Photo: collection privée



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais.

Photo: Martin de Haan



Juliane Wammen est traductrice littéraire d'anglais, de suédois et de norvégien en danois couronnée par un important prix de traduction.

Photo: Tim Flohr Sørensen



Où êtes-vous allés récemment?

Voyager en littérature

Justyna Czechowska

Nous venons, pour la majorité d'entre nous, de passer ces deux dernières années enfermés chez nous, sans pouvoir voyager, que ce soit pour le travail ou le plaisir, à cause de la pandémie. Et maintenant que les trains sont de retour sur les rails, que les avions ont repris leur place dans le ciel, nous sommes nombreux à nous demander s'il est vraiment nécessaire de voyager, s'il ne serait pas mieux d'organiser cette réunion sur Zoom, si les environs de notre domicile ne sont pas aussi beaux que les contrées lointaines et s'ils ne méritent pas eux aussi d'être explorés.

Certains s'inquiètent de leur situation financière. D'autres, comme les Suédois, qui ont inventé le concept de *flygskam*, ont honte de prendre l'avion pour des raisons environnementales. Depuis février 2022, celles et ceux qui habitent en Pologne se demandent s'il ne serait pas plus humain de donner de l'argent aux réfugiés ukrainiens que de l'utiliser pour partir en vacances. Bien sûr, des millions de femmes et d'enfants ukrainiens (dont des traductrices et

des autrices) ont voyagé contre leur gré, obligés de fuir pour leur sécurité.

La plupart des résidences littéraires polonaises ont revu leurs groupes cibles: au lieu d'inviter des artistes du monde entier, elles offrent un abri, un lieu où les auteurs et traducteurs ukrainiens peuvent vivre en sécurité, dans la tranquillité pendant une semaine, un mois, voire deux. L'Association des traducteurs littéraires polonais, STL, et son association sœur, celle des auteurs polonais, le syndicat littéraire SUL, ont créé une base de données de volontaires appelée « Bienvenue à nos collègues d'Ukraine » qui propose différentes mises en relation : pour celles et ceux qui ont besoin d'un coup de main pour des démarches administratives, la recherche d'emploi, l'apprentissage du polonais ou simplement ont envie de se rencontrer lors d'une balade ou d'un café.

« Les traducteurs sauvent le monde », a affirmé la prix Nobel Olga Tokarczuk.

Alors comment font-ils?





Justyna Czechowska et la statue de Selma Lagerlöf, Sunne, Suède Photo : Rafał Polkowski

Héros de la traduction

Aneta Kamińska, Bohdan Zadura, Michał Petryk, Marcin Gaczkowki, Katarzyna Kotyńska, Agnieszka Sowińska, Maciej Piotrowski, Walery Butewicz, Anna Korzeniowska-Bihun, Adam Pomorski, et Anna Łazar. Voici les noms de mes collègues polonais qui ont fait de leur travail une mission: traduire autant de littérature ukrainienne que possible. Jamais ces textes n'avaient connu un tel engouement. Mais cette mission se charge d'une signification plus large encore, elle permet de sauver la littérature pour le monde et pour les lecteurs et lectrices. On perd certaines choses en traduction, nous le savons bien, mais on en sauve d'autres, ce que nous oublions trop souvent.

Si j'ai réussi à piquer votre curiosité, découvrez certains de ces héros de la littérature et de la traduction sur #freeallwords ainsi que sur Russian Oppositional Arts Review. Une autre formidable source d'information sur la littérature ukrainienne est le site du PEN ukrainien.

« On perd certaines choses en traduction mais on en sauve d'autres »



Justyna Czechowska est spécialiste en études littéraires, gestionnaire culturelle et traductrice du suédois au polonais. Elle est cofondatrice de l'Association des traducteurs littéraires de Pologne, et coautrice du programme du festival Odnalezione w tłumaczeniu [« Trouvé à la traduction »]. Elle a été élue au conseil d'administration du CEATL en 2020.

Couvertures de ses traductions Photo : Justyna Czechowska

Il faut sauver le monde et même si cela peut paraître naïf, je crois que nous pouvons y arriver, avec l'aide de la littérature, nous sommes nombreux j'espère à le penser.

Voyager en littérature

Où suis-je donc allée récemment? En Sibérie orientale à la fin du XIXe siècle — avec l'auteur norvégien Roy Jacobsen, sa traductrice polonaise Iwona Zimnicka et son éditeur polonais, Poznanskie. Au printemps, j'ai voyagé jusqu'en Australie et aux îles Trobriand au côté du génial anthropologue Bronislaw Malinowski. J'ai passé du temps sur les îles Canaries et dans les montagnes italiennes, grâce à l'autrice suédoise Agneta Pleijel. J'ai également séjourné pendant quelques mois dans l'archipel finlandais avec Tove Jansson. Au début de l'automne,

j'ai arpenté le centre de Stockholm en compagnie de Therese Bohman dans son tout dernier roman Andromeda. Il est absolument merveilleux de voyager en littérature, c'est aussi beaucoup plus économique et moins fatigant que dans la réalité. Aujourd'hui, la seule manière de découvrir Lviv, Kharkiv, Kiev et Odessa est de parcourir les œuvres de Bogdan Kolomiichuk, Svitlana Taratorina, Serhiy Zhadan, Olena Pavlova, Oles Ilchenko, Hanna Kostenko, ou le tout premier roman urbain ukrainien, Micto (La Ville, non traduit en français), de Valerian Pydmohylny.

Alors, où êtes-vous allés récemment? Et où irez-vous dans les mois à venir?

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère



Les dictionnaires de traducteurs en Suède – et en Europe

Lars Kleberg

Depuis que la production de livres existe, les traductions composent environ la moitié de l'ensemble des textes disponibles en suédois. Plus de cinq siècles se sont écoulés, et pourtant rares sont les historiens et les spécialistes de littérature qui se sont intéressés à ce fait. Les traductions, ainsi que les femmes et les hommes qui par leur travail ont rendu la culture mondiale accessible aux lecteurs suédois, sont restées dans l'ombre. Mais cette situation a commencé à changer il y a peu.

Un facteur important a mis en lumière l'histoire de la traduction suédoise : un projet de base de données lancé à l'université Södertörn (Huddinge, Suède). Ces quinze dernières années, un groupe de chercheurs et de bibliothécaires a élaboré un dictionnaire très complet de la traduction suédoise intitulé Svenskt översättarlexikon. Il s'agit d'une base de données en ligne d'articles biobibliographiques sur les traducteurs suédois et finno-suédois du Moyen Âge

à nos jours. On pourrait décrire cela comme un travail en cours d'« histoire de la traduction depuis la base ».

Le projet a deux sources d'inspiration, une pratique et une théorique. L'université Södertörn, entre 1997 et 2012, a proposé un programme de traduction littéraire qui a connu un beau succès. Il s'agissait de cycles de masterclasses durant lesquels de jeunes traducteurs travaillaient sur ce qui était en général leur premier livre, et bénéficiaient des conseils des meilleurs traducteurs littéraires de Suède. En évoquant en séminaire la façon dont les traductions sont lues et celle dont le travail des traducteurs est traditionnellement évalué, nous avons pris conscience que la critique de la traduction en Suède – si tant est qu'elle existe – se résumait, grosso modo, à signaler les erreurs et à émettre des généralités. Nous nous sommes interrogés : où sont les exemples positifs? Où trouver la description





Fête de la mise en ligne du Svensk översättarlexikon, 12 mai 2009. Devant, le bibliothécaire Magnus Sandgren, Lars Kleberg et l'informaticien Mats Eriksson. Tout à gauche, au fond, l'auteur Nils Håkanson Photo : collection privée

des mérites d'une bonne traduction, et la bibliographie des traducteurs eux-mêmes? Un dictionnaire biobibliographique critique des traducteurs, qui ne sont d'ordinaire mentionnés ni dans les dictionnaires d'auteurs existants, ni dans les encyclopédies générales, semblait être la réponse à ces questions concrètes.

Une biographie complète du traducteur

L'apport théorique pour le projet Södertörn est très vite venu du travail du traductologue Anthony Pym et de son article de 2009 intitulé « Humaniser l'histoire de la traduction ». Inspirés par les discussions avec nos étudiants à Södertörn ainsi que par l'exemple de Pym, nous avons commencé à élaborer ce nouveau dictionnaire en collaboration avec le responsable de la bibliothèque de notre université. L'idée initiale en

était simple. Les exigences techniques pour cette base de données étaient la simplicité, la clarté et l'accessibilité tant pour les universitaires que pour le lecteur lambda. Chaque entrée devait consister en une biographie complète, une caractérisation du travail du traducteur et son importance, au moment de la publication comme de nos jours, une bibliographie exhaustive de ses œuvres publiées, y compris en ce qui concerne le théâtre, les pièces qui auraient seulement été jouées sans pour autant avoir été publiées, ainsi qu'un profil de la personne. L'objectif du dictionnaire était triple : d'abord, d'un point de vue de politique culturelle, il s'agissait de donner de la visibilité au travail de nos collègues; ensuite, d'essayer de développer un langage critique pour décrire ce qu'est une traduction et ce qu'elle fait; et enfin, dans un contexte

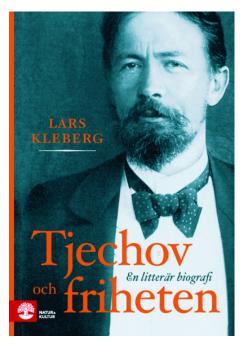


académique, de poser les bases pour une histoire de la traduction suédoise, à partir des acteurs individuels de terrain.

« L'idée et la forme du dictionnaire en ligne se sont peu à peu répandues »

La sélection et l'assemblage des entrées se sont faits de façon tout à fait spontanée au départ. En mai 2006, les futurs rédacteurs ont réuni vingt universitaires, traducteurs, bibliothécaires, et éditeurs suédois en colloque pour évoquer les possibilités de créer un dictionnaire des traducteurs suédois. Il a été demandé à chaque participant de soumettre un certain nombre de noms de traducteurs envisageables pour de futurs articles. La liste qui en a résulté a été étoffée des noms des personnes ayant reçu les prix de traduction les plus prestigieux de Suède, ainsi que d'autres, proposés par les auteurs chargés de rédiger les premiers articles tests. Petit à petit s'est constituée la liste de noms potentiels pour des entrées complètes. Une fois le petit groupe de rédacteurs stabilisé, des critères ad hoc pour l'inclusion dans le futur dictionnaire ont été définis, que l'on pourrait résumer ainsi : « des traducteurs de littérature étrangère

suédois ou finno-suédois décédés, remarquables d'un point de vue qualitatif ou quantitatif en fiction, littérature enfantine, essais, et humanités (y compris des textes marquants de physique, de mathématiques, etc.) ».



Couverture de la biographie d'Anton Tchékhov par Kleberg (Natur & Kultur)

Le colloque de mai 2006 a également permis une autre avancée essentielle – cruciale pour la réalisation du projet en soi: une solution technique pour la mise en place d'une plateforme numérique en ligne pour le dictionnaire a été présentée par Magnus Sandgren et Mats Eriksson, spécialistes de l'informatique à la bibliothèque de l'université Södertörn. Les quelques années qui ont suivi, grâce à des financements modestes de la part de sponsors extérieurs et à l'indispensable soutien de la bibliothèque, ce qui allait devenir le Svenskt översättarlexikon a été testé, révisé, retesté et présenté lors de différents séminaires afin d'obtenir les retours des spécialistes de terrain.



Page d'accueil du Dictionnaire des traducteurs suédois

Le Svenskt översättarlexikon a été mis en ligne en mai 2009. C'est à ce moment seulement que le projet a pu faire des demandes de soutiens financiers auprès de fondations suédoises pour la recherche. Nous avons réussi à remporter deux subventions conséquentes du Riksbankens Jubileumsfond: environ 92 000 € pour la période 2012-2014 et autour de 285 000 € pour 2015-2017. En 2012, le dictionnaire a publié ses 100 premières entrées, tout ce qu'il fallait savoir sur les traducteurs vers le suédois du Moyen Âge jusqu'à la fin du XXe siècle, l'objectif premier étant fixé à 500 entrées. En plus des articles biobibliographiques, le dictionnaire propose également des articles généraux thématiques, une option de recherche pour les langues sources et les périodes spécifiques, ainsi que des listes de récompenses attribuées à des traducteurs vers le suédois ces 150 dernières années. L'utilisation du dictionnaire est gratuite via Litteraturbanken, la bibliothèque nationale numérique, en texte intégral.

Aujourd'hui, le *Svenskt översättarlexikon* rassemble à peu près 550 articles – tous en suédois – et plus de 40 000 titres

d'œuvres indexées (titres originaux et traductions). Il est largement utilisé par les universitaires, bibliothécaires, étudiants, journalistes, éditeurs, mais aussi par le grand public ; le nombre moyen d'utilisateurs uniques par mois se situe aujourd'hui autour de 12 000. Signe de l'impact qu'a eu notre projet : un ouvrage écrit par un des contributeurs, Nils Håkanson, intitulé Dolda gudar : om allt som inte går förlorat i en översättning (« Dieux cachés : sur tout ce qui ne se perd pas en traduction ») a remporté le prix national de littérature Augustpriset dans la catégorie des œuvres de non-fiction en 2021. Il est peu probable que cela se serait produit si notre dictionnaire n'était pas devenu une source de référence bien connue.

D'autres pays s'inspirent de l'exemple suédois

Pour des raisons évidentes, le *Svenskt* översättarlexikon a principalement intéressé les utilisateurs de langue suédoise. Cependant, l'idée et la forme du dictionnaire en ligne se sont peu à peu répandues. Dès 2014, le premier d'une série de dictionnaires des traducteurs européens a été lancé par nos collègues



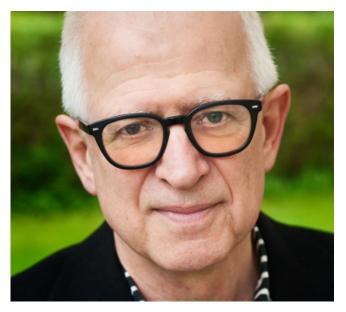
danois. Leurs articles ne sont pas encore très nombreux, mais ils sont d'un niveau élevé. En novembre 2015, un projet allemand basé à Germersheim sous la direction d'Andreas F. Kelletat a initié la publication d'articles très complets et revus par des spécialistes. Aujourd'hui, le dictionnaire Germersheim compte près de 100 entrées, mais a pour objectif de rassembler 2000 articles sur le long terme. Le projet de ce genre qui connaît la croissance la plus rapide est le Norsk Oversetterleksikon norvégien, lancé en juin 2017, avec (à l'heure où j'écris) environ 135 articles détaillés comprenant d'intéressantes évaluations critiques du travail de chaque traducteur. Grâce à l'excellente production des confrères de Germersheim, d'autres pays européens ont pu étudier le concept et la construction du projet suédois d'origine. La collaboration avec leurs homologues en Norvège et en Allemagne a permis à Petra Broomans de l'université Groningen et à ses collègues néerlandais de commencer à publier un Vertalerslexicon voor het Nederlandstalig gebied qui se développe rapidement. Tous ces projets ont adopté la structure générale du Svenskt översättarlexikon, y compris une liste des récompenses, une chronologie sur laquelle il est possible de zoomer pour découvrir les traducteurs actifs durant une période spécifique, ainsi qu'une liste complète des langues sources apparaissant dans les bibliographies.

Un dictionnaire des traducteurs très ambitieux est désormais en préparation à l'Institut pour les Études littéraires à l'Académie des sciences polonaise à Varsovie. Ewa Kołodziejczyk est à la tête du projet The Digital Lexicon of Polish Translators (« Le Lexique numérique de traducteurs polonais ») qui rassemblera et publiera des informations sur les traducteurs à partir du et vers le polonais. Le format est strictement factuel, toutes les informations soigneusement consignées afin de rendre possibles des requêtes complexes telles que « De quelles langues a-t-on traduit vers le polonais à Lviv entre les années 1920 et 1930? » ou « Quels traducteurs polonais étaient d'origine juive? ». Les bibliographies sont très détaillées et incluent des liens vers des matériaux péritextuels (critiques, etc.). À l'inverse des dictionnaires suivant le modèle suédois, les entrées n'incluent pas de discussions critiques ni de caractérisation du travail des traducteurs.

« Les dictionnaires des traducteurs sont avant tout apparus en périphérie plutôt que dans les littératures du centre »

Il est intéressant de constater que les dictionnaires des traducteurs sont avant tout apparus en périphérie plutôt que dans les littératures du centre, pour reprendre la terminologie de Pascale





Lars Kleberg est professeur émérite de russe à l'université Södertörn, en Suède, et rédacteur en chef du Svenskt översättarlexikon. Il est également traducteur et auteur. Il a écrit une biographie d'Anton Tchekhov, Tjechov och friheten, publié des traductions des pièces de Tchekhov et des textes poétiques de Lev Rubinstein, Tiden går. Texter ur Det stora kartoteket et Vidare och vidare, cotraduit avec Johan Öberg, Kajsa Öberg Lindsten, et Dmitri Plax.

Lars Kleberg Photo : Eva Lindblad

Casanova (in La République mondiale des lettres, 2007), l'Allemagne étant la grande exception. D'impressionnants travaux sur l'histoire de la traduction ont récemment fait leur apparition en Angleterre, en France, aux Pays-Bas et en Espagne (remarquablement, pas en Russie), mais à notre connaissance aucun dictionnaire des traducteurs.

Nous verrons peut-être se développer un réseau plus vaste de dictionnaires des traducteurs européens. À mesure que grandit le nombre d'entrées dans chacun, des réseaux, des traditions, des processus jusque-là ignorés contribueront à « humaniser l'histoire de la traduction », pour reprendre les termes d'Anthony Pym. Cela permettra, à l'avenir, de répondre à des questions telles que celles évoquées par Peter France dans son « Introduction » au complet Oxford Guide to Literature in English Translation (« Guide Oxford de la littérature en traduction anglaise », 2000) :

- Qu'est-ce qui a ou n'a pas été traduit dans une langue donnée parmi les littératures du monde?
- Comment la traduction a-t-elle donné forme à un « canon » de la littérature mondiale pour les lecteurs d'un pays?
- Comment les traducteurs d'un certain pays ont-ils envisagé leur mission, et dans quel contexte social ont-ils travaillé?
- Qu'est-ce qui a motivé le passage d'une langue à l'autre des petites et grandes œuvres de la littérature mondiale?
- Quelle est la nature et la qualité des différentes traductions actuellement disponibles?

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère



Femmes en traduction: cause perdue ou remise en cause?

Elisabeth Gibbels

En 2018, j'ai publié un dictionnaire des traductrices allemandes proposant de courtes biographies de quelque 250 femmes. À l'origine de cet ouvrage, une contribution sur les traductrices allemandes de romans-feuilletons dans le cadre d'un colloque à Istanbul. J'ai découvert une grande partie de ces noms en faisant des recherches approfondies dans diverses sources telles que des catalogues d'éditeurs, des dictionnaires d'écrivaines, des index d'anthologies de textes traduits ou des ouvrages généraux – sur la vie des religieuses, par exemple. Le hasard m'a souvent aidée. Ce qui était et reste surprenant, c'est le quasi-anonymat de ces femmes et le peu d'informations disponibles dans des ressources en ligne comme la base de données de la Biographie nationale allemande (ADB/NDB). L'ADB/NDB, par exemple, recense treize traductrices, mais on n'y trouve ni Marie Herzfeld, l'« ambassadrice de la littérature scandinave » (voir le Literaturlexikon de Killy), ni Else Otten, qui a donné son nom à un prix de traduction. Le dictionnaire des traducteurs de Germersheim en ligne, UeLex, ne recense pour sa part que six traductrices

de la fin du XIXe siècle. Le contraste est frappant avec le résultat de mes recherches : rien que pour le yiddish, le néerlandais, les langues scandinaves, slaves et baltes, j'ai identifié 115 femmes, toutes nées entre 1830 et 1875. Pourquoi ne sont-elles pas connues?

Afin d'illustrer l'écart qui existe entre l'œuvre des traductrices et leur inscription dans la mémoire culturelle, je me concentrerai sur cinq personnalités : Helene von Engelhardt-Pabst (1850–1910), russe et letton; Marie Herzfeld (1855-1940), suédois ; Marie Franzos (1870-1941), suédois ; Else Otten (1873-1931), néerlandais; et Bertha von Pappenheim (1859-1936), yiddish. Ce choix a été dicté par plusieurs considérations. Premièrement, ces traductrices couvrent un éventail de langues moins prestigieuses que l'anglais et le français. Deuxièmement, les exemples retenus mettent en lumière certains phénomènes courants, notamment la façon dont le recours à des noms de plume fait disparaître une partie de l'œuvre de la traductrice. Et troisièmement, il a été difficile de trouver des informations sur leur vie



et leur travail. Parfois, d'ailleurs, ce sont d'obscures sources qui fournissent des éléments intéressants. Enfin, établir une comparaison entre des traductrices au parcours similaire peut éclairer les mécanismes qui contribuent à leur invisibilité.

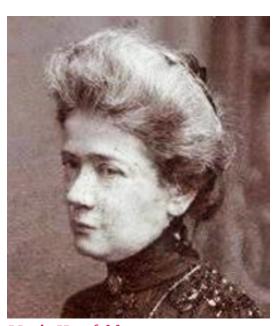
Helene von Engelhardt-Pabst (1850-1910)

Ses traductions et sa biographie apparaissent sous deux noms dans le dictionnaire des femmes écrivains de Sophie Pataky (Lexikon deutscher Frauen der Feder, 1898). Qui plus est, son second nom est orthographié de deux manières différentes (Papst et Pabst). L'ADB/ NDB la mentionne, mais en qualité de poète, non de traductrice. Son nom de jeune fille, Engelhardt-Schnellenstein, était également son nom de plume – une pratique courante chez les femmes. Ce qui n'a pas empêché deux ouvrages de référence de la recenser sous deux noms différents : Engelhardt-Pabst (ADB/NDB), Engelhardt-Schnellenstein (Pataky). De ce fait, le corpus de ses traductions allemandes de chansons populaires lettones et d'écrivains russes se retrouve dispersé au sein d'une constellation de quatre noms. On trouvera la recension la plus complète dans l'EEVA, un projet sur la littérature estonienne ancienne.

Marie Herzfeld (1855-1940)

Marie Anna Barbara Herzfeld a publié sous les noms de H. M. Lyhne, Marianne Niederweelen, Marianne Niederweeven et Marianne Niederweiden; son prénom apparaît également sous la forme « Maria ». En dehors de ses nombreuses traductions d'œuvres de la littérature scandinave, elle a écrit des articles sur les auteurs qu'elle traduisait. Le dictionnaire

de littérature allemande Killy, ouvrage de référence s'il en est, la présente comme la principale « ambassadrice de la littérature scandinave » et celle qui a été l'« artisan de la redécouverte de la littérature italienne de la Renaissance ».



Marie Herzfeld Photo: Österreichische Nationalbibliothek, Bildarchiv

Herzfeld a été vice-présidente de l'Association des femmes écrivains autrichiennes et a reçu le prix Bauernfeld pour son œuvre littéraire. Cela n'a apparemment pas suffi pour lui assurer une place dans les dictionnaires. Est-ce parce qu'elle était autrichienne? Qu'elle traduisait depuis de « petites » langues? Mettons-la en regard avec une traductrice dont la biographie offre de multiples ressemblances avec la sienne et qui partage le même prénom.

Marie Franzos (1870-1941)

Comme Marie Herzfeld, Marie Franzos a publié sous divers pseudonymes (Francis Maro, F. Maro, Fr. Maro, Francis Mauro; son prénom a lui aussi connu des



variantes: Maria, Mizi, Mizzi, « M. »). Elle traduisait également depuis des langues scandinaves, a publié des articles de critique littéraire et reçu un prix pour son œuvre. Elle a vécu à la même époque et dans le même pays. Mais à l'inverse de Herzfeld, Franzos est présente dans les ouvrages de référence.

Peut-être est-ce dû en partie au fait que son oncle, Karl Emil Franzos, était un écrivain connu. Son père est également souvent mentionné. En revanche, le fait que sa mère, Bertha Ostersetzer, était elle aussi traductrice n'apparaît nulle part sauf dans UeLex et BiografiA.

D'autres informations importantes sur la vie et l'œuvre de Franzos ont été omises. Seul regiowiki.at nous informe de la date à laquelle Franzos a commencé à cesser de publier sous pseudonyme (1913); UeLex indique une première traduction anonyme (1895). On ne trouve presque nulle part mention du fait qu'à partir de 1938, Franzos a publié ses traductions sous le nom de certains de ses amis. Et UeLex est seul à rapporter qu'elle n'est pas simplement morte à telle date, mais qu'elle s'est suicidée parce qu'on lui avait refusé un visa pour la Suisse.



Marie Franzos Photo : Österreichische Nationalbibliothek, Bildarchiv

Else Otten (1873-1931)

Ni Otten ni le prix de traduction auquel elle a donné son nom ne sont référencés. Le peu que nous savons d'elle, nous le devons à l'universitaire Jaap Grave (voir Übersetzen ist Liebeswerk, 2003), qui a épluché méticuleusement les archives. Il a ainsi découvert que Otten avait traduit l'essentiel de l'avantgarde néerlandaise de la fin du XIX^e et du début du XXe siècle. Elle aidait « ses » auteurs et travaillait à les faire connaître, publiant des articles sur eux. En 2000 a été créé un prix de traduction portant son nom, le Prix Else Otten pour la meilleure traduction du néerlandais vers l'allemand. Alors pourquoi ne suscite-t-elle pas davantage d'intérêt?



Else Otten Photo: Huygens Instituut

Est-ce parce qu'elle est née dans une famille néerlandaise? Parce que le néerlandais n'est pas assez prestigieux en Allemagne? Serait-ce parce qu'elle a entretenu une relation avec une femme, la célèbre chanteuse Helene Siegfried, un fait passé sous silence dans les ouvrages sur Siegfried? La biographie joue-t-elle un rôle quand on fait une sélection de noms pour un index?

Bertha von Pappenheim (1859-1936)

Bertha von Pappenheim s'est servie du pseudonyme P. Berthold ou Paul Berthold. Certaines sources hésitent sur l'orthographe de son patronyme (Poppenheim) – uniquement lorsqu'il est fait mention d'elle en tant que traductrice. Il est arrivé qu'elle soit purement et simplement ignorée : on trouve ainsi des livres « aus dem Jüdischen übers. und hrsg. von David Kaufmann » (1896) et « aus dem Jiddischen übers. und hrsg. von Alfred Feilchenfeld » (1913) (« traduit du yiddish et publié par [David Kaufmann/Alfred Feilchenfeld] »).



Bertha von Pappenheim Photo : Digitales Deutsches Frauenarchiv

En réalité, Pappenheim comptait au nombre des très rares traducteurs du yiddish. Qui plus est, sa traduction des *Mémoires de Glückel von Hameln*, une femme d'affaires juive des XVIIe–XVIIIe siècles, a représenté une importante contribution à la mémoire culturelle. Pappenheim a également traduit *A Vindication of the Rights of Woman*, de Mary Wollstonecraft (« Défense des droits de la femme »), la version utilisée par le deuxième mouvement féministe allemand. Pappenheim a été l'Anna O. de Sigmund Freud, elle a fait

l'objet d'un roman et d'une pièce de théâtre, a fondé et dirigé un orphelinat juif, écrit contre la traite des femmes ukrainiennes et créé l'Association des femmes juives d'Autriche. Pour d'obscures raisons, rien de tout cela ne lui a donné de visibilité. Est-ce parce qu'elle aurait réalisé ses traductions de son propre chef? Parce qu'elle traduisait depuis le yiddish? Parce qu'elle n'a pas fondé la « bonne » association de femmes? Ses problèmes de santé mentale ont-ils terni sa réputation?

Noms de plume

Au XIXe siècle, le recours à un nom de plume était courant chez les hommes comme chez les femmes. Cependant les risques de confusion dans les index d'encyclopédie sont plus élevés s'agissant des femmes, qui adoptaient le patronyme de leur époux lorsqu'elles se mariaient tout en publiant sous leur nom de jeune fille. Les entrées de dictionnaire retiennent parfois le nom de femme mariée alors que l'œuvre a été publiée sous le nom de jeune fille. On en donnera pour exemple Engelhardt-Papbst-Schnellenstein.

Que devrait-on trouver dans un dictionnaire des traducteurs?

UeLex fournit sur Marie Franzos les informations suivantes: biographie linguistique (comment elle a appris les langues depuis lesquelles elle traduisait, ses compétences dans ces langues), influence (son pouvoir de décision et d'action en matière de





La **Dr Elisabeth Gibbels** enseigne à l'université Humbolt, à Berlin, dans le département d'études anglaises et américaines. Ses principaux domaines de recherche en traductologie portent sur le genre, les relations de pouvoir et la censure. Dernièrement, elle s'est surtout intéressée à l'histoire des traductrices en Allemagne, voir par exemple le Lexikon der deutschen Übersetzerinnen 1200–1850 [« Dictionnaire des traductrices allemandes 1200–1850 »].

Dr Elisabeth Gibbels Photo : collection privée

traduction et de processus éditorial), capital culturel (ses échanges avec les écrivains, le prix qu'elle a reçu pour son œuvre de traduction), genres traduits, héritage familial (l'œuvre de traduction de sa mère). Cette recension détaillée de sa vie et de son œuvre paraît appropriée, mais constitue hélas l'exception plutôt que la règle.

Conclusion

Les cinq traductrices que j'ai choisies ici sont représentatives de centaines de traductrices allemandes qui ont elles aussi fourni une immense contribution culturelle. Leur vie et leur œuvre méritent d'être connues et reconnues.

Alors que peut-on faire pour leur donner la visibilité qui leur manque? Des projets tels que le dictionnaire de Germersheim et les bases de données similaires développées dans d'autres pays contiennent des informations claires et complètes, souvent glanées dans des sources difficiles d'accès comme les journaux, les correspondances et les archives de maisons d'édition. Cependant, même ces informations ne semblent pas avoir suffi à les faire entrer dans la mémoire culturelle.

Cela dit, à une époque où les filles et les femmes sont exclues de l'enseignement supérieur (Afghanistan) ou dissuadées de croire en leurs capacités, il est essentiel de rappeler les contributions passées. Travailler à établir un dictionnaire des traductrices est donc à la fois un acte de respect et un instrument d'émancipation.

Dès lors, même si les informations que nous parvenons à trouver sont fragmentaires, cette entreprise de recherche et d'enregistrement des données recueillies n'est pas vouée à l'échec, loin de là. Elle offre la possibilité de faire évoluer la mémoire culturelle.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

PÉRÉGRINATIONS

Une création ex nihilo:

la résidence de traducteurs de Hrastnik en Slovénie Six questions à Tanja Petrič

La résidence de traducteurs « Sovretov kabinet » (« le bureau de Sovre ») située à Hrastnik, en Slovénie, a ouvert ses portes en juin 2021. Tanja Petrič, une des fondatrices, a répondu aux questions de Contrepoint.

Quel a été le rôle de l'Association des traducteurs littéraires slovènes (DSKP) dans la création de cette résidence?

La municipalité de Hrastnik nous a proposé un appartement non meublé au dernier étage récemment rénové de la « Maison de la culture » à Dol pri Hrastniku. Cette ville est le lieu de naissance d'Anton Sovre, un grand traducteur de langues anciennes, qui a donné son nom à notre prix de traduction le plus prestigieux. L'offre ayant été acceptée, nous avons commencé en 2020 à meubler l'appartement et à nous occuper des formalités nécessaires à l'ouverture de la résidence.

Comment la résidence est-elle financée?

Elle est financée par l'Agence slovène

du livre, par la municipalité de Hrastnik et par l'Association des traducteurs littéraires slovènes. Nous ne payons pas de loyer, ce qui équivaut à une contribution de la Ville. Cela dit, nous prenons en charge tous les frais d'entretien. Et nous donnons aux résidents une petite bourse mensuelle de 200 à 300 euros ainsi qu'une somme globale de 200 euros pour leurs déplacements.



Hrastnik et ses environs Photo : Sovretov kabinet



Qu'est-ce qui vous a le plus surpris lors de la mise en place de la résidence?

L'appartement fourni par la municipalité n'étant pas meublé, c'est notre équipe de traducteurs qui a dû se procurer le nécessaire. Comme nos moyens financiers étaient très limités, le processus a été long, compliqué et parfois très drôle. Mais nous avons fini par y arriver, grâce à une bonne dose d'improvisation. C'est moi qui supervisais l'« opération déco » et j'ai parfois eu l'impression d'être dans un bazar à quémander et à marchander dans des grands magasins de meubles pour faire baisser les prix! Durant la pandémie, il a été très difficile de trouver des donateurs et les délais de livraison se sont allongés. Nous avons attendu près de six mois pour une étagère. Autre expérience intéressante, la réalisation d'une vidéo promotionnelle effectuée en une journée. Avec l'équipe de tournage, nous nous sommes promenés dans les environs, à la recherche de points de vue intéressants permettant de mettre en valeur tant la résidence que les villages et les paysages des alentours. À mesure que nos idées se multipliaient, le jour baissait. Mais à ce moment-là, nous étions déjà rodés à l'improvisation...

Quels sont les critères d'éligibilité à la résidence?

Nous proposons un séjour aux traducteurs d'œuvres littéraires slovènes dans d'autres langues conformément aux critères établis par l'Agence slovène du livre pour l'octroi d'un soutien financier. Notre résidence s'inscrit dans le programme cofinancé « Coopération internationale », centré sur la promotion de la littérature slovène à l'étranger. Grâce à ce programme, nous pouvons

accueillir annuellement entre quatre et six résidents qui traduisent depuis le slovène. Le reste du temps, la résidence est ouverte aux traducteurs slovènes et étrangers travaillant dans toutes les combinaisons de langues.

Votre association de traducteurs a-telle des contacts avec des traducteurs de littérature slovène vivant à l'étranger? La résidence permetelle de développer ces relations?

J'organise des rencontres sur la traduction de la littérature slovène depuis 2010, avec le soutien de l'Agence slovène du livre. De ce fait, notre association dispose d'un large réseau de traducteurs du slovène. Grâce à ces rencontres, je continue à découvrir de nouveaux traducteurs, à établir des contacts, et j'actualise notre réseau en permanence. Je ne saurais dire si la résidence en tant que telle renforce les relations entre notre association et les traducteurs étrangers, car elle n'a pas de liens avec Ljubljana, où vivent la plupart de nos membres. Elle propose un cadre de travail tranquille, mais nous nous efforçons autant que



La façade de la « Maison de la culture », qui héberge le Sovretov kabinet Photo : Sovretov kabinet





possible d'intégrer les résidents dans les événements culturels locaux et régionaux ainsi que dans nos activités. Nous réalisons également des interviews avec eux pour la grande revue en ligne Literatura, ce qui accroît la visibilité de la résidence et de ses bénéficiaires.

Quelle est la situation des traducteurs littéraires en Slovénie?

Ils jouissent d'une bonne réputation. C'est une profession respectée, reconnue. Les médias grand public publient des articles sur les prix de traduction ainsi que des interviews de traducteurs. Des traducteurs littéraires ont été récipiendaires de la plus haute distinction de l'État (le prix Prešeren) pour leur contribution aux arts et à la culture. En revanche, leur situation économique ne cesse de se dégrader. Des éditeurs de littérature étrangère ont mis la clé sous la porte, d'autres ont supprimé leur programme de traductions. Le gouvernement continue à subventionner la publication d'œuvres traduites. Mais en dehors de ce cadre, la rémunération est très faible et nettement inférieure au coût de la vie – ce qui n'est pas nouveau. Ces derniers

Tanja Petrič est traductrice, critique littéraire et responsable de publication. Elle a fait des études de littérature comparée et de langue et littérature allemandes à l'université de Ljubljana. Elle a traduit nombre de grands écrivains autrichiens, allemands et suisses allemands, dont Bertolt Brecht, Milena Michiko Flašar, Friederike Mayröcker, Robert Menasse, Eva Menasse et Annemarie Schwarzenbach. Elle a dirigé la collection Litterae Slovenicae de 2011 à 2022. Petrič a reçu les prix Lirikonov zlát et Radojka Vrančič pour ses traductions, et le prix Stritar pour ses recensions littéraires. Elle est actuellement présidente de l'Association des traducteurs littéraires slovènes.

Tanja Petrič Photo : Matej Pušnik

temps, les jeunes traducteurs semblent être devenus moins nombreux.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Sovretov kabinet

La vidéo promotionnelle de la résidence (avec sous-titres anglais ou slovènes) est visible ici.

Les résidences ont une durée maximale d'un mois. Les candidats qui passent par le dépôt d'une candidature et dont la demande est acceptée sont accueillis gratuitement.

Pour en savoir plus sur le Sovretov kabinet, cliquez ici. Pour avoir des informations en slovène sur Hrastnik, cliquez ici; voir aussi, en français, ici.



Qu'y a-t-il dans un nom?

Traduction indirecte

Nayara Güércio

Si quelque chose se perd dans une traduction, il se perd doublement dans une traduction indirecte. C'est en tout cas l'avis général sur la question. Mais qu'est-ce que la traduction indirecte (TrI), au juste? Au sens large, il s'agit du procédé consistant à traduire une traduction. On peut se demander si cette désignation est synonyme de traduction relais et de traduction pivot. Pour certains auteurs, comme Alexandra Assis Rosa, Hanna Pieta et Rita Bueno Maia, « traduction indirecte » est le terme le plus approprié, non seulement parce que son antonyme (traduction directe) va de soi, mais aussi parce que cet hyperonyme couvre de manière pratique plusieurs hyponymes. Il n'empêche que les chercheurs n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la terminologie à employer. Pour Cay Dollerup, par exemple, traduction relais et indirecte revêtent deux sens différents. Selon lui, un texte relais est une réalisation intermédiaire destinée au public, tandis qu'un texte indirect ne vise qu'un seul lecteur : le traducteur qui prend la suite. Je me demande cependant quel effet réel cette distinction peut avoir sur le travail du traducteur. Celui-ci, prévenu que son

texte servira uniquement de passerelle entre texte source et traduction finale, va-t-il pour autant changer de méthode?

Vingt-deux ans ont passé depuis que Cay Dollerup a établi sa distinction entre traduction relais et indirecte. Pourtant, il n'existe encore aucun consensus sur l'appellation décrivant le mieux le phénomène. Et, si la terminologie joue un rôle toujours important en recherche, elle n'a guère d'effet sur la TrI en tant que pratique. Il semble que les interprètes anglophones privilégient le terme relay, tandis que les auteurs de sous-titrage donnent la préférence à « pivot ». Dans divers contextes, d'autres termes, comme double, éclectique, intermédiaire, médiate (double, eclectic, intermediate, mediated) et même « de seconde main » (second hand) sont interchangeables avec « traduction indirecte ». D'autres auteurs tentent, comme ceux évoqués cidessus, un distinguo entre « traduction indirecte » et d'autres formulations. Ainsi, Yves Gambier souligne une différence entre TrI et rétrotraduction (back translation) ou retraduction. Geraldine Brodie, lorsqu'elle retrace



le processus de traduction indirecte d'une œuvre théâtrale, avance quant à elle le terme de « traduction littérale » (*literal translation*).

Débats terminologiques mis à part, on peut objectivement admettre que la traduction indirecte soulève des difficultés particulières; elle exige par conséquent des compétences spécifiques, selon Ester Torres-Simón. Lorsque deux langues ou cultures entrent en contact, la traduction indirecte peut être l'un des moyens par lesquels elles communiquent, ajoute Laura Ivaska. Il est alors prévisible que des détails se perdent. Dans certains pays, les pouvoirs publics découragent activement la traduction indirecte en la privant de subventions, sujet couvert par Cecilia Alvstad, universitaire suédoise. Peut-être cela explique-t-il que les traductions indirectes soient rarement identifiables en tant que telles.

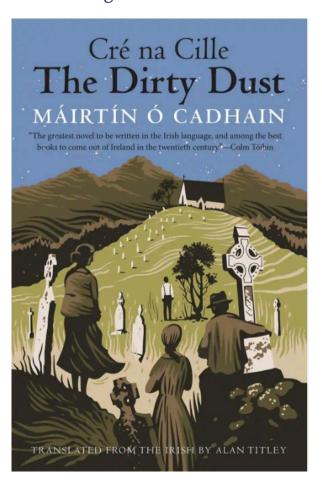
Des torts et des mérites

La traduction indirecte est de longue date une pratique courante dans les domaines du cinéma, de la télévision, des sciences et de la presse, ainsi que tout particulièrement dans le monde littéraire.

Il est une traduction indirecte qui se distingue depuis des siècles par sa célébrité et sa popularité exceptionnelles : la Bible. Écrite à l'origine en araméen, en grec et en hébreu, elle a été traduite en latin puis, à partir de cette langue, en de multiples autres. Comme l'explique Ester Torres-Simón, la voie indirecte est restée la norme pour la traduction de la Bible jusqu'au début du xxe siècle. Bien que le procédé soit monnaie courante dans

ce contexte, les traductions bibliques et leur fidélité sont remises en question depuis toujours. Cependant, à côté des torts qu'on lui attribue, la traduction indirecte a aussi quelques mérites.

Par exemple, on observera que Google Translate, tel que nous connaissons ce service, serait beaucoup plus limité sans la traduction indirecte. En effet, il n'existe tout simplement pas assez de données pour que le programme effectue des traductions directes de toutes les langues vers toutes les langues. C'est pourquoi il traduit habituellement les langues dites minoritaires vers des langues plus répandues, puis, de là, vers d'autres langues minoritaires. À l'ère



The Dirty Dust (Cré na Cille) de Máirtín Ó Cadhain, traduit par Alan Titley Couverture : Yale University Press





Nayara Güércio doctorante au Trinity Centre for Literary and Cultural Translation de Dublin, mène dans ce cadre un projet méta-analytique sur les études en traduction indirecte. Le principal objectif de son travail est de cerner l'avancée actuelle des recherches dans ce sous-domaine en rapide développement et d'étudier leurs évolutions possibles dans les années à venir. Ce projet est financé par une bourse de la Fondation Haddad. Güércio est titulaire d'un master de l'université de Brasilia et d'un MPhil du Trinity College.

Nayara Güércio Photo : Cristina Barroso

numérique, il est presque inenvisageable de voyager dans des contextes interlinguistiques sans recourir à Google Translate, en cas de besoin.

Rappelons aussi qu'en l'absence de traduction indirecte, il existerait beaucoup moins de traductions d'œuvres écrites dans des langues qualifiables de périphériques, par exemple l'irlandais. Souvent considéré comme l'un des meilleurs livres rédigés dans cette langue, Cré na Cille (en anglais, The Dirty Dust), de Máirtín Ó Cadhain (1949), en est une bonne illustration. À ce jour, il a été traduit dans au moins quatorze langues, dont le grec, le tamoul et le turc. Cependant, presque toutes ces versions ont paru après la publication de deux traductions anglaises en 2016, et ont été réalisées d'après celles-ci. Certes, ces traductions auraient vu le jour tôt ou tard, mais le fait est que Cré na Cille aura attendu plus d'un demi-siècle.

Peut-on s'offrir le luxe d'attendre?

À ne pas attendre, nous avons gagné la version en hébreu de Roméo et Juliette, de Shakespeare, via l'allemand et le russe. De même, les Brésiliens ont pu lire Crime et Châtiment dès l'œuvre de Dostoïevski traduite du russe au français, puis du français au portugais. Et Les Mille et Une Nuits sont parvenues chez les lecteurs russes par l'entremise de leur traduction française.

Par nature, la traduction indirecte fournit les clés de cultures, d'histoires et de divertissements à des personnes qui, sans elle, n'y auraient pas accès. La vraie question à se poser est celle-ci : serions-nous culturellement plus riches si, pour éviter la traduction indirecte, nous acceptions d'attendre? J'en doute.

Traduit de l'anglais par Marie-Christine Guyon

Le téléphone arabe?

Réflexions sur la traduction relais

Nanna Lund

Au cours de ma carrière, j'ai eu en deux occasions le plaisir mitigé de me voir confier une traduction relais. La première fois, il s'agissait du roman de Nir Baram םלוע לצ ['L'Ombre du monde'], écrit en hébreu mais que j'ai traduit en danois à partir de la version allemande. La seconde, c'était le premier roman d'Orhan Pamuk Cevdet Bey ve Oğulları (Cevdet Bey et ses fils), écrit en turc, et traduit par moi en danois également d'après la version allemande. Je ne sais quasiment pas un mot d'hébreu ni de turc. Chaque fois, le travail a soulevé des problèmes extrêmement frustrants et chaque fois, j'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus.

Je viens pourtant de signer un contrat pour une nouvelle traduction relais d'une œuvre d'Orhan Pamuk : Les Nuits de la peste. Cette fois, à partir de la version anglaise.

Relais ou course d'obstacles?

Au fait, en quoi consiste une traduction relais? En une traduction de traduction. Autrement dit, il s'agit de traduire un texte, écrit à l'origine dans une langue que l'on ne comprend pas, en passant par une version de ce texte traduite dans

une langue tierce. Cela ne semble pas une bonne idée? Effectivement, ce relais s'apparente à une course d'obstacles. Tout traducteur ou traductrice rechigne d'emblée à l'idée d'être privé d'accès à l'original : il va falloir capter un style, une mélodie, des choix de formulation et un sens, tout en sachant pertinemment que l'on ne peut en être tout à fait sûr. On lit par le prisme d'une autre langue. Allez savoir ce qui, peut-être, s'est perdu dans la première traduction. C'est comme dans le jeu du téléphone arabe : ce qui est dit en premier – par l'auteur – risque d'arriver méconnaissable à l'autre bout de la ligne.

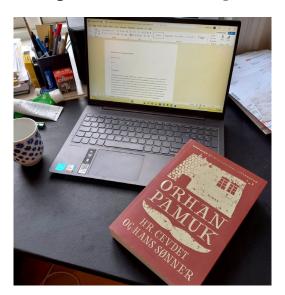
Les traducteurs littéraires sont spécialisés, que ce soit dans une certaine langue étrangère, dans un style, un genre, une époque, ou encore dans un auteur ou groupe d'auteurs. Mais ce qui nous définit surtout, c'est notre intime connaissance de notre langues source. C'est elle qui nous donne un accès unique au sens du texte, ce qui à son tour nous permet de traduire (enfin, aussi correctement que possible) ce sens dans notre langue maternelle. Être apte à lire et à comprendre la langue maternelle de l'auteur est une



condition sine qua non de la traduction littéraire — c'est ainsi que cela se passe chez nous et il serait impensable de procéder autrement. Cela ne se fait pas.

L'édition, monde pragmatique

Pourtant, notre activité est parfois beaucoup moins idéale que nous le voudrions. En fait, la traduction relais est même monnaie courante. Je suis d'un petit pays, le Danemark. On n'y trouve guère de traducteurs littéraires de l'hébreu, du coréen ou même du chinois, voire parfois pas du tout, pour peu qu'ils n'existent pas, ou soient très occupés à autre chose (à gagner leur vie, par exemple), ou encore que l'un d'eux prenne sa retraite alors que son successeur n'a pas encore assez fait ses armes pour traduire la langue (très) étrangère de tel lauréat du prix Nobel.



La traduction danoise de Cevdet Bey et ses fils

Photo : Nanna Lund Couverture : Gyldendal

En littérature, pareille situation s'apparente à un cauchemar. Les traductions relais sont des nids à problèmes, faciles à imaginer pour tout traducteur de fiction. Chaque fois que vous rencontrez dans le texte quelque chose dont vous n'êtes pas tout à fait sûr – or, cela se produit tout le temps, même quand on traduit directement de la langue source —, vous vous demandez si le doute est dû à l'auteur, ou au traducteur placé entre l'original et vous.

Certains doutes créent des situations grotesques au point d'en être risibles. Ainsi, en traduisant Pamuk depuis la version allemande, il m'est arrivé de ne pas être certaine du sexe de la personne qui parlait. J'ai consulté les versions suédoise et norvégienne. Pour l'une, c'était « il » et pour l'autre, « elle ». Par chance, une amie turco-danoise m'a éclairée sur ce point. De tels cas se produisent sans cesse. Bien entendu, les moyens de s'en sortir ne manquent pas, par exemple en interrogeant les autres traducteurs, ou l'auteur lui-même.

La plupart des maisons d'édition qui publient de la fiction littéraire étrangère au Danemark (et nous en avons quelques-unes, ce dont je ne suis pas peu fière même si le marché est limité, et par conséquent les chances de rentabilité minces, voire inexistantes) s'efforcent d'engager des traducteurs qui puissent travailler directement à partir du texte d'origine. C'est systématiquement ce qu'ils choisissent de faire en premier. Parfois, ce n'est pas possible et il leur faut procéder autrement. Mais il arrive aussi qu'elles procèdent autrement alors qu'elles auraient pu trouver la personne adéquate. Peut-être n'ontelles pas un réseau suffisant. Peut-être n'ont-elles pas le temps de chercher ou de former et de soutenir quelqu'un qui débute. Ou bien elles ne se donnent pas ce mal, pour des raisons moins honorables. Trouver le bon traducteur





Nanna Lund traduit de l'anglais, de l'allemand, du norvégien et du suédois au danois. Elle est aussi lectrice-correctrice. Depuis 2013, elle a traduit près de cinquante œuvres. Membre actif du comité directeur de l'Association des traducteurs danois, elle y est principalement chargée des questions relatives aux contrats ainsi que des conditions financières et juridiques de l'exercice du métier.

Nanna Lund Photo : Sara Koch

prend du temps, or le temps, c'est de l'argent. C'est pourquoi elles font appel à quelqu'un qu'elles connaissent pour lui confier une traduction relais.

L'auteur (ou son agent) ne peut-il insister? Bah, ils savent de quoi il retourne, et tout ce qu'ils veulent, c'est qu'on les publie. En l'occurrence, ils m'ont beaucoup aidée en me signalant une autre traduction de l'œuvre, à laquelle ils se fiaient.

Je soupçonne l'argument du « temps c'est de l'argent » de peser souvent davantage que les autres. Lorsque l'on m'a demandé de faire la traduction relais du premier roman d'Orhan Pamuk, on m'a seulement avancé qu'il n'existait pas de traducteurs du turc au danois qui soient à la hauteur de la tâche. Par la suite, j'ai appris que ce n'était pas tout à fait vrai. Je m'en suis voulu d'avoir accepté la commande et, par conséquent, d'avoir peut-être privé de ce travail une personne plus apte que moi à l'accomplir.

La question de la solidarité

En effet, la traduction relais pose un autre problème : elle vous met dans

un pétrin moral. Il est déjà difficile de gagner sa vie en tant que traducteur de fiction littéraire alors même que l'on travaille de l'anglais, de l'allemand, du suédois et du norvégien, comme c'est mon cas. Pour quelqu'un qui traduit seulement du turc, ce doit être quasi impossible. La question de la solidarité se pose au traducteur relais.

Quand, récemment, on m'a de nouveau demandé une traduction relais de Pamuk, j'ai tâché d'en tenir compte. J'ai mis un point d'honneur à demander à l'éditeur de vraiment chercher quelqu'un qui puisse traduire directement depuis la version turque. J'avais à lui proposer au moins trois noms, puisés dans mon carnet d'adresses. Je ne sais dans quelle mesure l'éditeur a essayé de son côté, mais le fait est que cela n'a rien donné. Me voici donc sur le point de me lancer dans une autre de ces infâmes traductions relais. Je suis consciente de ma chance, et je promets de ne pas produire de bouillie. Mais strictement parlant, je ne suis pas la personne qu'il faut.

Traduit de l'anglais par Marie-Christine Guyon



NOUVELLES D'EUROPE : RÉPUBLIQUE TCHÈQUE

Faites connaissance avec votre traducteur

Anna Tkáčová

À l'Association des traducteurs (Obec Překladatelů) de République tchèque, nous réfléchissons depuis longtemps aux moyens de faire évoluer, ne fûtce que modestement, la situation du traducteur littéraire : à l'heure actuelle, ce personnage pourtant crucial pour l'existence de la littérature étrangère demeure encore trop souvent dans l'anonymat, et le lecteur ne songe guère à tout ce qu'il faut accomplir pour qu'il puisse lire son auteur étranger préféré dans notre langue. D'autant plus que le tchèque représente une région linguistique restreinte où les traductions constituent la majorité de la production livresque annuelle.

Nous avons donc lancé un projet à long terme, intitulé *Poznejte svého překladatele* (« faites connaissance avec votre traducteur »), en collaboration avec les bibliothèques publiques et scientifiques tchèques. Son but est de faire connaître la profession au grand public, et ainsi rendre le lecteur attentif non seulement au nom de l'auteur, mais aussi à celui de son traducteur. Dans le cas idéal, il pourrait ainsi choisir un livre aussi d'après son traducteur préféré. Nous prétendons à montrer qu'un ouvrage étranger n'apparaît pas tout seul dans les librairies : il faut pour

cela qu'un traducteur ait lu l'œuvre originale, l'ait traduite, ait fourni un minutieux travail de mise au net du texte, de rédaction et de correction, parfois même qu'il ait rédigé la quatrième de couverture, et enfin qu'il fasse connaître le livre par des lectures publiques, souvent faites gratuitement.



« Faites connaissance avec votre traducteur » événement à (A)void Café, Prague, février 2022 Photo : Filip Štoidl

Collaboration avec les bibliothèques

Notre projet est né juste avant le début de la pandémie du covid 19, si bien que de nombreuses rencontres ont dû être annulées : sur une quarantaine de prévues, la moitié seulement ont pu avoir lieu en 2020 et 2021, avec un public variable. Certaines de ces rencontres se sont faites en milieu scolaire, dans le cadre des cours de littérature. En



bibliothèque, l'une d'elles a eu tant de succès qu'une seconde a dû être organisée, avec un autre traducteur. Pour la lecture des extraits, la bibliothèque a eu recours aux acteurs du théâtre municipal de la ville concernée.



(A)void Café à Prague, février 2022 Photo : Filip Štoidl

De manière générale, la fréquentation est meilleure dans les petites villes et les petites bibliothèques, où les gens apprécient la moindre manifestation culturelle, tandis que dans les grandes villes où l'offre culturelle est vaste, le nombre d'auditeurs est plutôt modeste.

La coopération avec les bibliothécaires municipales, généralement lectrices enthousiastes elles-mêmes (en République tchèque, la profession est encore essentiellement féminine) s'est révélée excellente. Elles montent souvent une petite exposition des livres traduits par l'intervenant, ce qui permet aux auditeurs de prendre connaissance de son travail avant de le rencontrer. Dans certains cas, les annonces dans la presse locale comportaient une affiche originale. Certaines bibliothèques ont

demandé un traducteur de littérature de genre (science-fiction, par exemple), d'autres ont souhaité un traducteur d'un domaine linguistique spécifique, et une bibliothèque a réclamé spécifiquement une traductrice de littérature young adult.

Notre association se charge de trouver les intervenants, tandis que les bibliothèques prennent en charge l'organisation de l'événement. Un membre de notre comité s'occupe de la coordination avec elles et de la préparation du matériel. Ensemble, nous prenons en charge l'annonce de l'événement et sa promotion sur les réseaux sociaux : les bibliothèques l'annoncent dans leurs bulletins, dans la presse locale et sur leurs réseaux, nous faisons de même de notre côté. Sur la page Facebook de notre association, nous publions aussi des photos des rencontres : le compte rendu d'un événement, nous en sommes convaincus, peut amener du public aux suivants.



Konvertitka de Stefan Hertmans, traduit du néerlandais par Radka Smejkalová Photo : Filip Štoidl Couverture : Garamond

En effet, dans la plupart des cas, ces rencontres sont informelles et les photos réussissent à capter l'ambiance amicale et joyeuse que les traducteurs savent créer au cours du débat avec leurs lecteurs. Nous avons aussi reçu des réactions positives, voire enthousiastes et flatteuses de la part des bibliothécaires, qui découvrent souvent à cette occasion tout ce qu'implique la traduction littéraire. Ainsi, en plus des lecteurs, notre récit touche aussi les professionnels des bibliothèques. Comme notre association manque toujours de moyens pour organiser ce genre d'événements, nous avons négocié avec les bibliothèques une rémunération pour le traducteur, tandis que notre association le défraie de ses transports.

« La coopération avec les bibliothécaires municipales, généralement lectrices enthousiastes elles-mêmes, s'est révélée excellente »

Cependant, les bibliothèques ne roulent pas non plus sur l'or, et dans de nombreux cas les traducteurs font le débat gratuitement ou pour une somme symbolique. Nous visons à obtenir un jour une subvention publique, qui nous permettrait de payer les frais de déplacement comme les interventions.

Nous choisissons le plus souvent les intervenants parmi nos membres, mais il nous arrive aussi de contacter des traducteurs extérieurs. C'est un moyen de susciter leur intérêt pour notre association et de les inciter à coopérer davantage, voire à devenir membres. Et en effet, il n'est pas rare qu'un de ces intervenants postule peu après pour rejoindre nos rangs. Le projet a un grand retentissement non seulement parmi les bibliothécaires, mais aussi et surtout parmi les traducteurs euxmêmes, qui y trouvent une occasion unique de présenter leurs textes, de se reposer un peu de l'ordinateur, et d'avoir un retour immédiat sur leur travail. Ils reçoivent les commentaires directement de leur public, et non par le biais d'articles parus dans la presse ou dans un magazine littéraire.

Lecture au bord d'un bateau

Pour le public pragois, nous avons trouvé un lieu à bord d'un bateau arrimé de façon permanente sur la rive de la Vltava et qui appartient à l'association culturelle (A)void Floating Gallery. Pendant l'hiver, la rencontre se tient dans la cale, devant un poêle à bois; dès que le temps le permet, nous nous installons sur le pont, d'où l'on peut contempler la vue sur le Hradschin tout en écoutant son auteur préféré. Les soirées de traduction qui s'y tiennent, tous les premiers mardis du mois, ont le même but que les rencontres en bibliothèque : faire mieux connaître et rendre visible le traducteur. La musique fait partie intégrante de ces soirées, et





Anna Tkáčová est hispaniste, traductrice de l'espagnol, rédactrice et membre de l'Association des traducteurs (OP) de République tchèque. Elle se consacre surtout à la traduction des auteurs espagnols et mexicains d'essais tels José Jiménez Lozano, Fernando García de Cortázar, Carlos Fuentes, Octavio Paz, Sergio Pitol, Elena Poniatowska, etc.

Anna Tkáčová Photo : Jan Tichý

un débat informel avec le public après le programme est fréquent. Une première rencontre a eu lieu en octobre 2021 avec quatre personnes pour tout public; les deux dernières ont vu quarante curieux venir écouter le traducteur.

Les rencontres en bateau d'(A)void Floating Gallery se sont même poursuivies pendant la pandémie, alors que la coopération avec les bibliothèques était interrompue. En automne 2021 et au printemps 2022, nous avons pu rattraper une partie de rencontres programmées à l'origine en 2020. Le programme a maintenant entièrement repris, et nous espérons pérenniser ces rencontres

que nous trouvons très fructueuses. En effet, pourquoi les débats et les rendez-vous avec les lecteurs devraient-ils être réservés uniquement aux écrivains? D'autant plus que la République tchèque peut se prévaloir d'un des réseaux de bibliothèques publiques les plus denses d'Europe! On le sait, les traducteurs sont eux aussi des auteurs.

Traduit du tchèque par Hana Fořtová



TRADUIRE ENTRE « PETITES » LANGUES

Apprendre le letton en traduisant sa poésie :

une expérience menée dans le cadre du projet Translation in Motion

Elizabeta Lindner

La poésie est une forme d'art qui peut susciter des réticences et constituer un véritable défi pour le lecteur, et pour le traducteur. De ce point de vue, l'approche du projet Translation in Motion auquel j'ai participé dernièrement apparaîtra sans doute très inhabituelle : traduire des poèmes écrits dans une langue dont on n'est pas familier, en l'occurrence le letton.

Je suis responsable de publication, éditrice, et j'ai traduit beaucoup de poésie. Ma langue maternelle est le macédonien, mais naître en Macédoine à l'époque de la Yougoslavie signifiait être bilingue (macédonien et « serbo-croate »). Mon apprentissage ultérieur d'autres langues a dès lors été plus aisé. J'ai étudié les langues et littératures allemandes et slaves (le russe et le slovaque, puis

le slovène) et appris l'anglais à titre de langue « naturelle » de connexion au monde par le biais d'Internet, ce qui a « facilité » mon travail de traductrice.

Translation in Motion a pour objectif d'« aider au développement professionnel des traducteurs littéraires travaillant depuis et vers les langues des Balkans occidentaux ». Ou, telle que je vois la chose, à favoriser les contacts entre pays de l'Union européenne par l'intermédiaire de la traduction littéraire. Dans certaines combinaisons de langues, il y a très peu de traducteurs, voire pas du tout, comme du letton vers le macédonien, par exemple. Pour éviter le recours à la traduction relais, le projet propose un programme permettant à des traducteurs littéraires chevronnés d'être rapidement en état de traduire dans des combinaisons linguistiques « non



couvertes ». En ma qualité de linguiste et traductrice expérimentée, on m'a invitée à poser ma candidature et à participer à ce projet. J'ai accueilli avec joie et curiosité cette occasion d'entreprendre un « voyage en traduction » inédit.

« C'était la première fois que je traduisais de la poésie écrite dans une langue que j'étais encore en train d'apprendre »

Comprendre le cœur de la langue

Le letton est très différent des autres langues dans lesquelles je travaille. Qui plus est, j'en ai commencé l'apprentissage d'une tout autre manière : en traduisant de la poésie. En fait, c'était la première fois que je traduisais de la poésie écrite dans une langue que j'étais encore en train d'apprendre sans apprendre à la parler.

Avant de m'y mettre, j'ai choisi quelques auteurs et poèmes en me fondant sur des traductions anglaises ou russes. Puis j'ai commencé lentement à travailler sur la traduction tout en apprenant le letton. Cela m'a demandé une analyse de l'original et des recherches linguistiques et grammaticales poussées. Je me suis

plongée dans les mots et les phrases, essayant de les comprendre et de les « définir » dans ma tête afin de pouvoir les restituer en macédonien. J'ai eu la chance d'avoir à ma disposition d'excellents glossaires et dictionnaires en ligne – anglais, allemands et parfois russes. J'ai l'habitude d'effectuer des recherches de termes et d'expressions par le biais de l'anglais. Quand on traduit des « petites » langues (ma langue maternelle, le macédonien, entre dans cette catégorie), il n'est pas toujours possible de trouver de bons dictionnaires pour ces combinaisons moins fréquentes.

J'ai commencé à rassembler des questions sur les règles grammaticales et linguistiques et mon excellent professeur de letton m'a aidée à comprendre le « cœur » de la langue. J'analysais les poèmes dans l'original, travaillant lentement, intensément chaque mot, chaque expression, m'attachant aux sonorités et à d'autres caractéristiques telles que les allitérations.

Ainsi j'ai appris le letton par le biais de la pratique, en me servant de mon expérience de traductrice, de poétesse bilingue et de linguiste. Et en ce qui me



Edvīns Raups et Elizabeta Lindner, Riga, 2021

Photo: Ieva Balode

concerne cela a été une réussite puisque ce processus a abouti à une traduction en macédonien (voire en allemand) de plusieurs poèmes lettons dont je m'estime satisfaite. Ci-dessous, un extrait d'un poème letton (« Esterei » [« Pour Esther »] d'Edvīns Raups). La traduction anglaise, de Margita Gailitis, est suivie de mes traductions en macédonien et en allemand.

uz brīdi iestājas laiks

un vējš kā dabūjis spērienu ar nāvīgu tukšumu krūtīs piestāj paelsot parkā

for a moment time stops

and the wind as if struck with a deathly emptiness in its breast pauses to sob in a park

за момент се сопира времето

а ветрот небаре е клоца со смртна празнина во градите запира да земе здив во паркот

für einen Augenblick hält die Zeit an

und der Wind als wäre er ein Tritt mit tödlicher Leere in der Brust verweilt im Park um zu verschnaufen¹



SlovoKult à Riga, 2021 Photo : Ieva Balode

Polyphonie multilingue

Comme un bon poème bien traduit garde sa beauté dans d'autres langues et communique les mêmes images et les mêmes sentiments, j'ai donné à la traduction de la poésie une place centrale dans le festival interdisciplinaire SlovoKult::literARTour que j'ai créé en 2018 et que je continue à développer avec l'aide de collègues et d'amis. En 2020, j'ai souhaité présenter les textes au festival à Skopje et à Berlin sous la forme d'une polyphonie multilingue : le poème serait lu en parallèle dans deux ou trois langues, avec une courte pause entre les langues. J'ai réalisé cette première « expérience » à partir des enregistrements des lectures par les écrivains et les traducteurs. On peut entendre « Crepusculum », de Crauss, en allemand, en anglais (traduction de Mark Kanak) et en macédonien (ma traduction) dans cette vidéo artistique; « Mehr + Blumen », de Crauss, dans une vidéo en live streaming réalisée en 2020 par le théâtre ACUD à Berlin; et le poème « Pogodi », de Semjon

¹ [NdT] Traduction française proposée à partir des versions allemande et anglaise : l'espace d'un instant le temps s'arrête // et le vent comme frappé / en son sein d'un vide mortel / marque une pause dans un parc / pour reprendre son souffle





Elizabeta Lindner est traductrice littéraire, essentiellement de l'allemand vers le macédonien et vice versa, mais aussi de l'anglais et du serbe. Ses traductions lui ont valu de nombreux prix. Elle a créé le magazine en ligne multilingue SlovoKult::Literatur/a, dont elle est la rédactrice en chef, et elle est éditrice dans la petite maison d'édition éponyme. Elle est également la fondatrice et directrice artistique de la biennale d'arts contemporains SlovoKult::literARTour. Lindner a étudié la langue et la littérature allemandes ainsi que la philologie slave. Elle a traduit une trentaine de livres de l'allemand en macédonien (dont des œuvres de Thomas Bernhard, de Rainer Maria Rilke et de Paul Celan).

Elizabeta Lindner à la Brotfabrik à Berlin Photo : Silvia Lorenz

Hanin, en russe, macédonien, croate, letton et allemand dans cette vidéo.

La présentation live en polyphonie multilingue de poèmes/textes accompagnés de leurs traductions que nous avions programmée à Berlin n'a pu avoir lieu en raison des restrictions dues à la pandémie de covid en 2020. Les participants n'étaient pas tous disponibles pour le streaming. Nous avons cependant eu la chance de pouvoir le faire à Riga, en 2021, dans le cadre de Translation in Motion et grâce au

soutien de la Maison internationale des auteurs de Ventspils. Un événement qui a été très apprécié tant des participants que du public. Nous espérons pouvoir présenter des écrivains lettons dans un dispositif polyphonique similaire à Skopje et à Berlin en 2023, pour la troisième édition du festival. Nous avons également le projet de publier une brève anthologie de poèmes lettons traduits en macédonien et en allemand.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner



La clic-liste du CEATL

Liens vers le monde de la traduction

Libérez tous les mots

#FreeAllWords est un projet international organisé sous l'égide de l'EWC (European Writers' Council) dans le but de financer la traduction, dans le plus grand nombre de langues possible, d'œuvres d'auteurs censurés de Biélorussie et d'Ukraine. L'EWC compte 46 organisations membres issues de 30 pays. Le projet a été lancé au début de l'année par Authors of Switzerland (A*dS), Forfatterforbundet (Norvège) et la Communauté des écrivains biélorusses (Biélorussie). Il est également soutenu par le CEATL. L'Union des écrivains lituaniens a récemment rejoint ces partenaires. La rémunération des auteurs est prise en charge par le fonds #FreeAllWords et l'objectif est d'atteindre un million de mots publiés pour la paix et la liberté d'expression. #FreeAllWords a réalisé une série de courtes vidéos pour présenter les auteurs participants, par exemple l'auteur ukrainien Svetlana Lavochkina. Cliquez ici pour voir son introduction.

#FREEALLWORDS

Traduire l'intraduisible

À l'occasion de la Journée mondiale de la Traduction (30 septembre), les membres du CEATL de toute l'Europe ont uni leurs forces pour créer une courte vidéo afin de célébrer la passion des traducteurs pour la littérature, même lorsqu'elle est considérée comme « intraduisible ».

Dans cette vidéo, treize traducteurs de treize pays européens lisent chacun un court extrait de l'ouvrage Ulysse de James Joyce :

Punkt.

Leftherhis Secondbest

Leftherhis Bestabed

Secabest Leftabed.

Woa!

(Chapitre 9, Scylla et Charybde, lignes 700-707)



La vidéo a été produite par le groupe de travail Visibilité du CEATL, qui collecte des données sur la visibilité culturelle des traducteurs et coordonne des initiatives paneuropéennes pour l'améliorer. Le CEATL considère en effet que la visibilité des traducteurs est essentielle pour qu'ils parviennent à une meilleure position socioéconomique.



Capture d'écran de « Traduire l'intraduisible »

La vidéo « Traduire l'intraduisible » peut également être visionné sur Vimeo.

Traduire l'avenir

« Untranslating the classics », « A case study of publishing literary translation », « Motherless tongues and multiple belongings », « Children's literature in translation », « Subtitling subtleties », « Language as polis » et « Democracy and translation » ne sont que quelques—uns des titres d'une série de conversations inspirantes d'une durée d'une heure, entre traducteurs de renom, qui se sont tenues de mai à septembre 2020. Ces conversations ont été organisées et enregistrées par les traductrices et chercheuses Esther Allen et Allison Markin Powell (toutes deux associées

à la City University of New York) pour commémorer la conférence « World of Translation » organisée par PEN en 1970 et poursuivre le travail entrepris. Un symposium sur la traduction de l'œuvre d'Olga Tokarczuk, avec la contribution de plusieurs de ses traducteurs, fut l'un des événements majeurs concluant le programme.

Toutes les interventions peuvent être visionnées ici.



Affiche de « Traduire l'avenir »

Les auteurs français contre la traduction automatique

En novembre, le STAA (Syndicat des Travailleurs Artistes-Auteurs) nouvellement créé en France, a publié un manifeste contre « l'automatisation des professions artistiques ». Le texte donne un aperçu détaillé des problèmes liés à la traduction automatique et se conclut par un appel. Le manifeste peut être lu ici.

Traduit de l'anglais par Olivier Lebleu



Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication en ligne du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) qui compte deux numéros par an en anglais et en français.



FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ECRITURE
ET LA
LITTERATURE

ISSN: 2708-4426

Comité de rédaction : Hanneke van der Heijden

Anne Larchet Juliane Wammen

Coordination de l'édition en français : Valérie Le Plouhinec

Lecture-correction en anglais : Penelope Eades-Alvarez

Lecture-correction en français : Valérie Le Plouhinec

Mise en page : Róisín Ryan

roryan.com

Webmestre: David Kiš

Distribution : Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, cliquer ici Pour se désabonner, cliquer ici

© Copyright Contrepoint 2022.

Tous droits de reproduction réservés et soumis à autorisation écrite de la rédaction. Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Le CEATL et la rédaction de *Contrepoint* ne garantissent pas l'exactitude des contributions et n'assument aucune responsabilité pour les opinions exprimées.

